



Étienne Faure

Travail du sol

D'un petit dépotoir de village
renaissent parfois un iris, une plante grasse
jetés en leur temps avec le pot fendu,
le rhizome acharné à rejaillir
parmi les ordures, déchets, rebuts
recomposant une patrie dans le terreau des morts
où l'on achevait, sédentaire, de pourrir
sous les remparts en escalier des jardins,
là même où les chats maigres
avec leur tête en triangle issue des sables
viendraient remâcher l'herbe à eux destinée,
en marge du conglomérat humain qui s'arroe
très tôt les hauteurs de la roche,
d'inattaquables meurtrières, créneaux
par où le crime eut soif entre les murailles,
tournis d'une histoire amassée dans la chute
des seaux, faïences, poteries ornementées
tous les résidus de vie qui remontent,
comme à l'assaut.

du dépotoir

Parmi les ruines, les oliviers tordus,
le maniérisme de leurs troncs qui n'ont pas pris la ligne
la plus directe pour élever leur sève,
on s'arrête, soudain charmé sous les arbres
par le gisement des corps d'albâtre et de gypse
qui esquissent dans les allées dallées,
des gestes dérisoires, de fins sourires
éteints dès que le ciel vire, obscurcit
le décor planté d'un ancien paysage,
les traits noirs des cyprès devenant soudain courbes
sous l'inflexion des vents qui prétendent
infiniment balayer tout, araser
l'histoire à l'horizontale
quand remontés du sol en mémoire
les vestiges se redressent.

travail du sol

Le mimétisme de l'outil avec le sol qu'il creuse
sert son oubli, l'horizon des rhizomes
dans un jardin serti depuis des siècles,
où le manche aussi terreux que le fer
et la paume qui l'anima, peut-être
elle aussi, dans le sol sont retournés
bien après qu'en leur bonté racines
arrachées, récoltées en fin d'été, tubercules
eurent fait resurgir le luisant des tranchants
abandonnés un jour de grand déguerpissement
– c'est la guerre, et tout ce qui fuit avec,
jeune homme, le heurt des verres, des assiettes,
le fracas émietté des cuisines
aussitôt balayé par l'histoire,
un bruit sec d'intérêt national enfoui
à plusieurs reprises
dans l'argile.

retour fragmentaire

Passé le choc minéral de l'outil
– le même bruit de pierre autrefois taillée
pour équarrir la viande écorchée des proies,
endosser leur peau chaude – il reste
en plein air l'écho sec, ancestral,
du fer lentement qu'on aiguise
par insistant frottement de tout âge,
le son rouillé de la faux remise
soudain en marche,
dans l'herbe affûtée à mesure qu'elle tranche
au balancement d'un corps, astreinte à sa cadence,
l'outil fait à sa main prolongeant le bras
– c'est alors lui, un peu, ce morceau de lame
qui coupe l'herbe en demi-cercle, à chaque passage
au ras du sol abat fétuque et flouve en bataille
allongées dans le champ.

dans l'herbe affûtée

Qu'on appelait l'arrière autrefois sur le front,
ce paysage est devenu l'habitude
– il n'a plus rien de particulier, les corps
passés de pourriture à nourriture
ont engraisé le sol depuis beau temps,
la terre et les os refroidis ensemble
aux mêmes saisons se réchauffant
en une évocation vespérale et fumante
d'un temps de France alors suspendue
à la prochaine déclaration de guerre,
du temps des terrines, petits tombeaux
où les pâtés en croûte et galantines
attendaient de servir la salle à l'arrière
dans des assiettes Creil-et-Montereau –à table ! –
sur des billots déjà couverts par l'inusable
carreau vichy, les ventres et les gosiers préférant
à l'eau verte des grenouilles au fond des brocs
le pichet noir de vin – À la victoire.

« *la terre ne ment pas* » (*paysage arrière*)

Étienne Faure est né en 1960. Il vit et travaille à Paris. Derniers ouvrages : *Légèrement frôlée*, poèmes (Champ Vallon, 2007), *Vues prenables*, poèmes (Champ Vallon, 2009), *Horizon du sol*, poèmes (Champ Vallon, 2011), *La vie bon train*, proses (Champ Vallon, 2013), *Ciné-plage*, poèmes (Champ Vallon, 2015).